



Alexandre des Marches

Où Souffle l'Esprit ?

Roman

Alexandre des Marches

Où Souffle l'Esprit ?

Roman

© 2002 DIAMEDIT/A. des Marches,
DIAM - 20 rue de bourgogne - 45000 ORLÉANS

Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.

« The people here are not robots. They're just people looking for answers and finding more questions instead

Les gens ici ne sont pas des robots. Ce sont seulement des gens qui cherchent des réponses et qui trouvent des questions à la place.

The sum of all fears.

Tom Clancy

Premier Jour

***Chez Sophie, samedi 27 décembre 200x,
9h12***

Sophie ouvrit un œil et par réflexe étendit un bras. Vincent ne se trouvait pas à sa place habituelle. Propulsée par une montée subite d'adrénaline, elle se réveilla tout à fait.

Un brouhaha inhabituel montait de la rue, ordinairement silencieuse à cette heure matinale. Une ombre de grande taille passa devant la fenêtre. Comment un objet aussi imposant pouvait-il passer dehors à la hauteur de ses fenêtres, c'est-à-dire au troisième étage ?

Elle se redressa et remarqua la silhouette de son mari debout devant les voilages de la fenêtre. Bien que la fenêtre fut fermée, ils oscillèrent dans le courant d'air, elle en sentit le froid sur la peau nue.

En enfilant un pull-over, elle se dirigea vers la pâle lumière d'hiver qui venait de l'extérieur. Sans rien dire, elle lui mit une main sur l'épaule et ils regardèrent ensemble dehors en silence. Un bruit de choc de ferrailles leur fit tourner la tête, une plaque de zinc probablement arrachée d'un toit venait de défoncer le pare-brise d'une voiture en stationnement. Un pot de cheminée passa de haut en bas et alla s'écraser sur le trottoir. Un bruit de verre brisé fut suivi d'un retentissant mot de Cambronne vite emporté par le souffle de la tourmente. Ils se penchèrent et aperçurent sur le trottoir le panneau d'interdiction de stationner qui semblait dépasser de leur façade. Il était tordu à sa base et pénétrait visiblement dans la fenêtre de leur voisin du rez-de-chaussée.

Le vent résonnait dans la rue et étouffait les bruits habituels qui accompagnaient l'activité humaine. Une voiture pila en silence quand un platane s'abattit brutalement devant son capot. Ni le bruit des pneus crissant sur l'asphalte, ni la déchirure sinistre des branches cassées n'atteignirent Sophie et Vincent ébahis à leur fenêtre.

Un peu plus loin, une femme tenant, agrippé dans ses bras, un enfant dont on ne voyait que le passe-montagne rouge, tentait désespérément de s'éloigner. Ses cheveux défaits volaient au vent, sa bouche béait dans un cri d'horreur qui ne leur parvenait pas.

Où Souffle l'Esprit ?

Sans mot dire, Vincent et Sophie finirent de s'habiller, se munirent d'une corde d'alpinisme et dévalèrent les escaliers. La jeune mère était debout, et tremblait seule dans le vent. Une larme poussée le long de sa joue remontait vers ses tempes.

Il attacha la corde à la poignée de la porte cochère et se laissa pousser par le vent jusqu'à la jeune femme. Parvenu jusqu'à elle, il lui entoura la taille deux fois. Sophie restée à l'abri les attira à elle.

La jeune femme s'assit, en pleurant en silence. Pendant que Sophie s'occupait d'elle, Vincent repassa la tête dehors. Surpris, il fit quelques pas sur le trottoir. Il n'y avait presque plus de vent, le sol était jonché de débris divers. Les gens sortaient les uns après les autres, abasourdis de l'état du quartier. Le concierge entrepris de scier le panneau qui avait cassé sa fenêtre.

Le téléphone portable de Sophie sonna, la conversation fut courte. Elle prévint Vincent qu'elle était convoquée d'urgence au bureau et s'éloigna.

Siège du service, salle de réunion, 9h15

Le colonel l'attendait dans la salle de réunion, un magnétophone était prêt à servir à côté du spécialiste des écoutes. La porte fut fermée après son entrée. Le colonel abrégua les

présentations, ils avaient déjà travaillé ensemble sur une précédente affaire.

La bande qu'ils allaient écouter venait du standard de l'Hôtel Matignon où tous les appels étaient systématiquement enregistrés. Une voix déguisée demandait l'arrêt des enquêtes sur le terrorisme dans l'île de Carria.

Depuis plusieurs années, des attentats avaient lieu dans cette possession française perdue au milieu de la Méditerranée. Pendant que le gouvernement négociait officiellement avec les terroristes, les services de police continuaient leur enquête discrètement. En cas de refus du gouvernement, la voix menaçait la France de représailles massives le 27 décembre. On n'avait pas plus pris au sérieux cette menace que les dizaines qui arrivaient régulièrement aux journaux et aux services officiels. Sophie attendit la fin de la bande pour prendre la parole.

– En quoi sommes-nous concernés ? Ce serait plutôt du ressort de la DST ou de la PJ ?

– Un rapport confidentiel a été communiqué à l'Élysée et à Matignon annonçant qu'on avait tous les moyens d'arrêter tout le réseau terroriste de Carria. Deux jours après, on recevait cet appel.

– Et, que sommes-nous censés faire ?

– Comme d'habitude, Lieutenant, puisque nous n'existons pas.

Siège du service, bureau de Sophie, 9h30

Sophie rentra dans son bureau où le spécialiste des écoutes la rejoignit en poussant son magnétophone sur une table à roulettes. Jean Trollard avait été un collaborateur efficace et discret dans une autre affaire qui ne s'était pas passée qu'en France.¹ Ils se repassèrent la bande. La voix exigeait que l'ensemble du dossier du juge d'instruction soit livré en un endroit qui serait précisé plus tard. Elle ajoutait que toute tentative de photocopie serait détectée. Elle terminait par une phrase inquiétante :

– Si le gouvernement français ne respecte pas nos instructions, on devra s'attendre à une riposte de la part du peuple de la Carria bien pire que les attentats de septembre 2001.

Une question intriguait Sophie, pourquoi, insistait-il sur une tentative de photocopie ? Cela ne laisse aucune trace. Jean avait analysé la bande, il fit écouter une version qu'il avait retravaillée dans son laboratoire. On entendait derrière la voix tous les bruits de la vie parisienne. Le timbre ne leur disait rien. Jean reprit la parole :

– Nous avons un instrument qui nous permet de reconnaître les timbres des voix entre elles. Si seulement, on pouvait avoir des échantillons...

¹ cf. La Corde à nœuds.

Sophie prit son téléphone et appela le colonel :

– Colonel, juste une question. Qui nous a alertés ?

– Le secrétariat général de l'Élysée, pourquoi ?

– Rien de sérieux pour l'instant, merci colonel.

Elle raccrocha et demanda à Jean s'il avait un automate d'appel.

– Bien sûr.

– Nous allons le programmer pour qu'il appelle successivement toutes les lignes directes de Matignon. C'est possible ?

– Oui

– On s'y met tout de suite.

Ils dévalèrent les couloirs jusqu'au labo audio. Un quart d'heure après, les appels commençaient à raison d'une dizaine d'appels simultanés. Chaque fois que quelqu'un décrochait, l'appareil enregistrait son « allô ? ». Pour les services de sécurité, ils avaient l'air de venir de l'intérieur du ministère.

Jean se remit à travailler sa bande.

Sophie était persuadée que l'appel venait de quelqu'un proche des activités du ministère, elle était incapable de le prouver. De même, pourquoi insister sur le fait qu'il ne fallait pas photocopier le dossier ? Elle chercha les noms des juges d'instructions en charge des affaires sur l'île de la Carria. Ils étaient tous connus

Où Souffle l'Esprit ?

pour leur intransigeance et leur professionnalisme. Ils étaient des purs, chercheurs infatigables de vérité, redoutés des délinquants.

Jean revint rayonnant en brandissant une disquette à la main.

– Ça y est, j'ai sa signature.

– Vous voulez dire que malgré la transformation de la voix, vous avez réussi à extraire ses caractéristiques ?

– Oui, dès que quelqu'un parlera avec la même signature nous pourrons la reconnaître.

Elle lui demanda de mettre les caractéristiques de la voix dans le système national d'écoute. Ainsi dès que quelqu'un en France parlerait dans un téléphone avec cette voix, on le reconnaîtrait. Et automatiquement la suite de la conversation serait enregistrée.

Bureau de Sophie, 11h02

Elle continua à consulter le dossier concernant les affaires sur l'île. C'était un paradis naturel où la beauté du paysage était restée quasi sauvage. Alors que d'autres îles de la Méditerranée avaient vu leur situation ensoleillée exploitée à fond, celle-ci n'avait accepté de touristes que ce qu'en pouvait supporter sa demi-douzaine d'hôtels. L'ensemble du territoire étant inconstructible,

les chambres étaient réservées d'une année sur l'autre. On y passait ses vacances en famille et on revenait année après année. C'était presque devenu héréditaire, les enfants devenus adultes gardant les places de leurs parents, lorsque ceux-ci ne venaient plus. Même depuis quelques temps, on se mariait entre habitués.

Quelques années auparavant, l'un des hôteliers de l'île était décédé sans héritier. Son établissement fût donc mis en vente aux enchères et attribué à un grand groupe de loisirs. Celui-ci décida aussitôt de procéder à quelques aménagements qu'il jugeait indispensables. Lorsque les travaux avaient commencé, la municipalité avait fait savoir qu'aucun permis de construire n'avait été déposé. Les donneurs d'ordre firent valoir que l'arrêt des travaux leur coûterait beaucoup d'argent, ce à quoi, le juge du tribunal administratif statuant en référé répondit qu'un groupe de cette taille ne pouvait pas ignorer la loi sur les permis de construire. Les travaux s'étaient donc arrêtés et un permis de construire dûment demandé. La municipalité l'avait refusé en arguant que les changements de caractéristiques proposées pour l'hôtel ne correspondaient pas au plan d'urbanisme. De plus, il fallut remettre l'hôtel en état. L'année d'après, les familles habituées étaient revenues en protestant contre la hausse des tarifs et la baisse de qualité des prestations.

Une descente de la Direction départementale de la concurrence et de la répression des fraudes ayant constaté un certain nombre de délits, la presse à scandale s'en étant emparé, il avait bien fallu remettre les prestations elles aussi au niveau habituel. Après cela, on ne parla plus de l'île de la Carria, pendant six mois.

Jusqu'au jour où un gros pétard acheva de détruire la porte vermoulue du tribunal d'instance. Des tracts furent retrouvés sur place signés par un Front de Libération de la Carria (FLC). Sur place, l'événement fit grand bruit. Le tribunal ne siégeait qu'une fois par semaine, et encore lorsque l'audience n'était pas simplement ajournée faute d'affaire ; le juge était donc un habitué de l'Hôtel de la Mairie et animait les longues soirées de l'intersaison. L'attentat ayant eu lieu pendant les vacances scolaires, on crut à une farce des jeunes qui suivant leur scolarité sur le continent venaient passer des vacances désœuvrées auprès de leur famille.

Un bref entrefilet dans un journal du soir parisien avait donné la mesure de l'intérêt que Paris portait aux revendications du FLC. Deux semaines après, un engin plus sérieux avait pulvérisé la boîte aux lettres de la gendarmerie. Deux journaux parisiens s'en étaient fait l'écho à la rubrique fait divers. Les pandores chargés de l'enquête ne trouvèrent aucun indice, la boîte au lettre remplacée et l'affaire classée.

Où Souffle l'Esprit ?

Trois semaines plus tard, le sous-préfet en charge de l'île avait été blessé à la cuisse par un tir de fusil à lunette. La chasse au sanglier étant l'un des principaux loisirs de la population, il avait suffi de rendre visite à tous les chasseurs pour retrouver l'arme. La malchance avait voulu que son propriétaire s'était fait photographe ce jour-là en joyeuse compagnie dans une boîte de nuit parisienne. Aucune autre piste ne fut trouvée puisque l'arme était parfaitement vierge de toute empreinte.

Depuis l'île résonnait toutes les semaines de détonations, rafales et autres bruits joyeux.

Bureau de Sophie, 13h20

Sophie en était là de sa lecture, lorsque Jean l'appela au téléphone.

– Lieutenant, un autre appel.

Elle descendit jusqu'au labo, chaussa les écouteurs. L'homme précisait le type d'emballage qui devait contenir les dossiers. Ils devaient être déposés dans une camionnette dont la marque était précisée. Celle-ci serait rangée à un emplacement qui serait communiqué plus tard.

– C'est le même ?

– Oui.

– On l'a localisé ?

Où Souffle l'Esprit ?

– Il est là, indiqua Jean en montrant une zone d'immeubles en plein centre de Paris sur une carte murale.

– C'est un portable ? Numéro ?

– Oui, le voilà.

– Bien entendu, pas d'identité

– Si, mais fausse.

Sophie partit aussitôt avec une équipe, et une deuxième voiture en soutien à une centaine de mètres. Le rôle de la deuxième équipe était de surveiller les alentours pour repérer d'éventuels guetteurs. Elle ne croyait pas que le portable fût toujours au même endroit à moins qu'il ne fût dans une poubelle. Dans tous les cas, elle ne comptait pas intervenir directement, l'endroit devant déjà grouiller de policiers.

Une rue de Paris 1°, 15h06

Parvenus dans la rue, elle se gara. Son équipe était habillée comme les passants du quartier. Leur armement n'était pas visible. Ils entrèrent dans un café et s'installèrent à une table qui leur permettait d'observer la rue. La deuxième équipe les dépassa. Son véhicule ressemblait à une camionnette de livraison. Son équipement était équivalent à celui d'un avion de reconnaissance. Ils pouvaient détecter et écouter toutes les communications radio qui transitaient dans le coin, ainsi que toutes

sortes d'émission radioélectriques ou autres rayonnements suspects.

La sirène deux tons de la police se rapprocha. Plusieurs voitures arrivèrent gyrophares tournants et firent hurler leurs pneus devant un immeuble.

– Comme ça, on n'aura pas à se demander où c'est pensa Sophie.

Ils attendirent deux heures en sirotant leur consommation d'un air morne que la dernière voiture de police s'en aille. Ils portaient chacun une oreillette invisible qui leur permettait de rester en liaison avec l'équipe de protection. Bientôt, ils furent avertis du découragement du plus tenace des policiers.

– Cela va être à nous, murmura Sophie

– À vos ordres, soupirèrent ses compagnons.

Après leur départ, on attendit encore un quart d'heure que plus aucune fréquence suspecte ne résonne dans le quartier. Deux guetteurs déguisés en couvreurs étaient montés sur les toits et repéraient d'éventuels confrères du camp d'en face.

– Jean ?

– Oui, Lieutenant.

– Plus aucune activité sur ce portable ?

– Négatif, depuis l'appel anonyme. Et personne ne l'a appelé.

– Je vais l'appeler et vous me signalez s'il a fait mouvement.

– À vos ordres.

Sophie prit son portable et composa le numéro. Elle perçut d'abord la lueur aveuglante qui sortait d'une fenêtre avant d'entendre la détonation.

De toutes les façades de la rue, on vit descendre la pluie rutilante des morceaux de verre qui recouvraient progressivement les trottoirs. Une femme s'écroula, un bout de volet fracassa le pare-brise d'une voiture ; les flammes sortaient par la fenêtre en noircissant la façade.

– Repérez l'appartement exact qui a sauté et retraite pour tout le monde.

– À vos ordres, répondit une voix

En regardant attentivement, on aurait pu apercevoir l'un des guetteurs descendre dans un vasistas. Il allait voir l'appartement qui venait de sauter pour savoir qui y habitait sans se faire voir. Parvenu au deuxième, il vit une porte palière qui commençait à brûler. En remontant, il trouva l'escalier de service qui le conduisit jusqu'à la loge de la concierge où les noms de locataires étaient affichés. Il murmura le nom qui fut immédiatement noté. Il repartit par le même chemin pendant que les pompiers commençaient à entrer dans l'immeuble. Personne ne l'avait vu.

Sophie se demandait ce que la police avait fait dans l'immeuble, certainement pas trouvé le portable, mais fouillé quelques poubelles et visité les rares locataires qui n'étaient pas sortis.

Sur la route, 19h35

En revenant vers son bureau, Sophie demanda si le numéro de téléphone associé à l'appartement avait reçu un appel récemment. Elle reçut bientôt l'adresse d'où il avait été appelé.

– On recommence ! lança-t-elle.

Plutôt que de rentrer au bureau, les deux véhicules changèrent de direction et se dirigèrent vers la nouvelle adresse. C'était en proche campagne. Le temps d'y arriver, il faisait nuit noire. Le bâtiment était caché de la route par de grands arbres, aucune lumière n'apparaissait. La camionnette des guetteurs se camoufla derrière un buisson. Deux d'entre eux descendirent et mirent en place des détecteurs de mouvement et des caméras infra-rouge. L'équipe de Sophie se changea, s'équipa de tenues sombres ; de masques pour camoufler leurs visages ainsi que d'amplificateurs de lumière. Après dix minutes, les guetteurs commencèrent à donner leurs conclusions. Il ne semblait pas qu'il y ait une présence humaine dans la maison, par contre de fortes émissions hertziennes laissaient présager la présence

d'une antenne. La quantité de fréquences diverses reçues indiquaient la présence de matériel électronique.

– Il me faut savoir la localisation de ce matériel et sa nature.

– À vos ordres. Nous aurons la réponse dans deux ou trois heures.

Deux guetteurs se glissèrent hors de leur fourgon et s'accroupirent sur le sol. Ils étaient dotés de lunettes de vision nocturne qui leur permettaient de voir aussi bien qu'une chouette. La quasi totalité de leur corps était recouverte d'une combinaison qui absorbait les ondes radar sans les réfléchir et ne laissait pas sortir la chaleur de leur corps. Même leur souffle, particulièrement visible en cette saison, était renvoyé à l'intérieur de leur vêtement. Les hommes appréciaient cet équipement en hiver ; la température extérieure descendait à moins cinq degrés, celle qui régnait contre leur peau avoisinait les trente degrés. À l'entraînement, pendant les nuits d'été, il en allait autrement.

Ils poussaient devant eux une boîte surmontée d'une antenne parabolique. En cinq minutes, leur message parvint dans les écouteurs :

– Détecteurs en place.

Avoir deux détecteurs en place judicieusement répartis autour de la maison allait permettre de déterminer l'emplacement des équipements en service dans la maison. L'équipe des guetteurs avait devant elle deux heures de travail intense

Où Souffle l'Esprit ?

pour interpréter les signaux qui lui parvenaient. Au bout de ce temps et avec un peu de chance, on saurait non seulement où se trouvaient les équipements électroniques en fonctionnement dans la maison mais à quoi ils servaient. Avec vraiment beaucoup de chance, on pourrait même savoir ce qu'ils faisaient.

La maison formait une grande masse sombre dans un parc dégagé. Les compagnons de Sophie, équipés de la même manière que les guetteurs contournèrent le parc. Ce qu'ils voyaient était transmis sur des moniteurs vidéos dans son véhicule.

Au bout d'une heure de progression lente et silencieuse, ils étaient tous en place et immobiles. Il avait été décidé de ne courir aucun risque inutile étant donné ce qui venait de se passer à Paris. Le parc pouvait être équipé de moyens de détection sophistiqués et de pièges mortels.

Une longue attente commença dans le froid de la nuit de décembre.

Autour d'une maison isolée en Ile de France, 23h19

Jean appela Sophie :

– Il y a un téléphone dans votre baraque, il vient d'appeler. C'est un modem, on dirait qu'il transfère un fichier.

Où Souffle l'Esprit ?

– Vous pouvez l'interpréter ?

– Dès qu'il aura terminé, je vous le transmets.

Dans les minutes qui suivirent, l'équipe des guetteurs l'appela. Ils venaient de réussir à se régler sur l'un des équipements de la maison qui se révéla être un vulgaire PC. Un cri de victoire retentit dans l'oreillette de Sophie.

– Ça y est, nous avons même son numéro de licence qu'il a enregistré chez son fournisseur par Internet.

– Transmettez le au central pour identification.

– À vos ordres.

Au siège du service, on commençait déjà à se connecter sur le site qui permettait l'enregistrement des licences de PC. Dès que la technique d'enregistrement en ligne avait été mise en place, le gouvernement américain avait exigé d'avoir accès au fichier. Seulement, l'un des collaborateurs de la NSA² travaillait également pour les collègues de Sophie. La méthode de connexion au serveur avait été transmise dans tous ses détails. Bien que cette technique n'ait que quelques mois d'âge, elle avait déjà rendu de nombreux services.

² National Security Agency : Agence de sécurité américaine.

Deuxième jour.

Autour d'une maison isolée en Ile de France, dimanche 28 décembre 200x 0h12

La nuit froide s'avavançait, les hommes immobiles dans le froid s'efforçaient de rester vigilants. La maison avait l'air tranquille d'une résidence désertée par ses occupants. De temps en temps, le battement d'ailes d'un rapace, le petit piétinement d'un rat troublaient le silence.

Un peu plus loin, l'équipe des guetteurs décryptaient les signaux qui lui parvenaient. La vie intime du PC n'avait plus de secrets pour eux. Ils avaient déterminé qu'il s'était connecté à Internet et transmis un fichier à une machine distante.

Au passage, ils avaient pu récupérer le fichier ainsi que l'adresse à laquelle il avait été envoyé.

Ils suspendirent leurs gestes en détectant l'approche d'un véhicule sur la route, on l'entendit qui passait sans même ralentir.

Le fichier contenait du son que Sophie écouta, elle réprima une grimace. C'était de la « musique techno » parfaitement inaudible à moindre d'être déjà complètement shooté. Elle appela Jean.

– Jean, vous avez le fichier ?

– Comme vous je suppose. C'est pas beau.

– Question de goût. Mais, nous ne planquons pas pour découvrir qu'un PC amateur de techno envoi des MP3 tout seul en pleine nuit dans une maison déserte.

– Mais au scope, c'est beaucoup plus beau. Il doit y avoir un autre signal dedans.

– Nettoyez le, je veux aussi savoir à qui appartient l'autre adresse.

– À vos ordres !

Sophie se replongea dans l'écoute de la nuit. Les guetteurs continuaient leur savant travail d'analyse. Même si un PC mélomane transmettait des fichiers de musique via un serveur voué aux musiques piratées, cette demeure isolée les passionnait de plus en plus. Ils étaient assez fiers d'eux pour avoir réussi à isoler l'ordinateur juste à temps pour le moment où il s'était mis en action.

Mais cette maison était un véritable orchestre électromagnétique. Il y avait là bien plus que l'habituel cocktail PC, télévision, chaîne HIFI.

Notamment, ils étaient intrigués par une onde de quelques mégahertz qui revenait périodiquement. Le signal venait du parc. On aurait dit que la pelouse émettait. Soudain, il eut une idée.

Sur une feuille de papier millimétrée, il reporta les coordonnées des différents points d'émission que lui envoyaient les deux boîtiers cachés dans le parc. L'excitation le submergea.

– Lieutenant, il y a une antenne sous la pelouse !

– Quelle forme a-t-elle ?

– On dirait un grand serpent qui parcourt toute la pelouse.

– Ce n'est pas une antenne, c'est un détecteur caché dans le sol. Le premier qui met le pied là dessus déclenche tout ! s'écria Sophie. À tous, je répète à tous : interdiction de mettre un pied sur la pelouse, elle est piégée.

Les uns après les autres, les hommes répondirent qu'ils avaient bien compris. Dans leur fourgon, les guetteurs s'attaquaient déjà à un autre signal.

Devant la maison, 3h du matin.

Depuis plus de deux heures, les occupants du fourgon s'échinaient à déterminer l'origine d'un signal extrêmement puissant émis par la maison. Les alentours étaient normalement calmes, les différents éléments de l'équipe de Sophie restaient discrets en observant sans donner le moindre signe de leur présence.

Sophie entendit la voie de Jean dans son oreillette.

– Ça y est, Lieutenant, nous avons trouvé !

– Alors ? s'impatienta Sophie

– C'était caché dans les aigus, c'est un texte, je vous le donne ?

– Oui ...

– « Nous déchaînâmes contre eux un vent violent et glacial en des jours néfastes, afin de leur faire goûter le châtement de l'ignominie »
Qu'est-ce que c'est ?

– Je n'en sais rien, passez le aux analystes.

– C'est déjà fait.

Sophie coupa la communication en jurant : « Ils se foutent de nous ». Elle rappela Jean, l'adresse destination du transfert de fichier s'avérait être un serveur de musique spécialisé pour les fondus de techno. Il l'avait mis sous surveillance mais déjà des milliers d'amateurs

avaient téléchargé le chef d'œuvre dans l'heure qui avait suivi son apparition sur la page web.

Sophie décida que cette maison ressemblait plus à une diversion qu'à autre chose. Ils avaient utilisé leur énergie et leur technologie à décoder des signaux qui leur étaient destinés sans faire avancer l'enquête. Elle laissa son équipe en protection des guetteurs en leur donnant deux heures pour déterminer quel était l'émetteur mystérieux et se fit prendre par une voiture du service.

Elle dormit pendant tout le trajet de retour à son bureau.

Bureau de Sophie, 5h15.

Malgré l'heure matinale, une activité intense régnait dans la salle des analystes. Ils utilisaient un « pompeur de site ». C'était le nom qu'ils avaient donné à cet étrange logiciel qui extrayait des données d'un site web qu'on lui demandait d'analyser. Trouvait-il une image qu'il l'envoyait à un décodeur pour y trouver un éventuel message caché, si c'était un lien vers un autre site, il l'analysait aussitôt. En quelques heures des milliers de pages avaient ainsi été disséquées, répertoriées et indexées. Le programme recherchait tout ce qui pouvait avoir un trait avec le terrorisme, les noms, surnoms et adresses d'agents et de terroristes connus ou supposés.

Au fur et à mesure que l'heure tournait, Sophie sentait l'impuissance qui la gagnait.

Un analyste entra tenant une feuille encore chaude de l'imprimante laser. C'était le message qui indiquait où déposer les documents, elle regarda le jeune homme du froid regard de ses yeux bleus.

– Cela venait d'un site de news non modéré consacré aux raves.

– Il est surveillé ?

– Automatiquement, dès qu'il a été détecté. Mais ce n'est pas tout, nous savons d'où vient le texte que Jean a trouvé, c'est un verset du Coran le 41.16. Le texte complet se trouve sur la deuxième feuille.

Sophie lut sur une autre feuille : « Nous déchainâmes contre eux un vent violent et glacial en des jours néfastes, afin de leur faire goûter le châtimeur de l'ignominie dans la vie présente. ».

– Et de trois, se dit-elle.

Bureau du colonel, 6h30.

– Ils se foutent de nous, rugit le colonel

Sophie garda le silence, toute l'enquête qu'elle avait menée n'avait servi qu'à la transformer en boîte aux lettres. L'équipe de guetteurs avait quitté son poste avant la levée du jour. Une autre équipe s'acharnerait sur les

Où Souffle l'Esprit ?

enregistrements de signaux qu'ils avaient ramenés pendant qu'ils se reposeraient.

Elle n'avait jamais vu son chef dans cet état. Il lui était arrivé de risquer sa vie, de se battre. Certains avaient cru qu'une jolie femme ne pouvait être efficace, elle leur avait prouvé cruellement le contraire. Le colonel avait toujours été un soutien discret et ferme.

La raison de sa rage lui apparut au moment où il allait s'exprimer.

– Cela veut dire qu'ils ne nous ont pas détectés.

– Expliquez-vous, Lieutenant.

– Cette enquête est confiée à la BAT³, service officiel situé au Quai des Orfèvres dont les membres sont répertoriés dans le Bottin Administratif.

– Et alors ? sourit le Colonel qui voyait où elle voulait en venir.

– C'est nous qui avons décodé les échanges de fichiers de cette maison déserte. Tout le monde sait que le matériel existe pour faire ce que nous avons fait, la question pour eux est de savoir « qui s'en sert ? ». Donc ceux qui font état de ce message sont ceux qui ont suivi...

– Votre enquête, termina-t-il.

Il fut décidé de laisser le texte du message sur la boîte aux lettres électronique du directeur de

³ Brigade Anti-Terroriste

Où Souffle l'Esprit ?

cabinet. Rien ne permettrait de remonter jusqu'au service dont il ignorait d'ailleurs l'existence.

Palais de justice de Paris 9h00.

Dans le flot des touristes qui envahissait d'ordinaire le Palais de Justice, personne ne remarqua Sophie. Elle se dirigeait vers le couloir des juges d'instructions qui contrairement aux autres parties du palais ne se visitait pas. Un mouvement de foule se produisit et elle se retrouva menottée entre deux gendarmes. Ceux-ci lui firent franchir le barrage qui empêchait la foule de s'approcher des lieux où même le dimanche les instructions des affaires graves continuaient.

Arrivés devant la porte du juge qui s'occupait des affaires de la Carria, l'un de ses gardiens glissa une clé dans la serrure et ouvrit. Il sortit de sa poche ce qui ressemblait à un gros moustique mécanique de la taille d'une clémentine, en déploya le rotor comme celui d'un hélicoptère et appuya sur un bouton.

On l'entendit bourdonner dans la pièce puis s'arrêter. Une minute plus tard, Sophie enfila prudemment une cagoule et passa la tête par la porte entrouverte. L'engin s'était posé sur une pile de livres, une lumière rouge clignotait sur son ventre. Ils avaient une demi-heure pendant laquelle le gros moustique émettait un signal vidéo analogue à celui qu'il avait détecté mais

beaucoup plus puissant. Le signal reproduisait sans fin la dernière image envoyée par la caméra espion. Celles-ci ont un diamètre d'un centimètre pour les modèles courants et porte à environ à cent mètres en terrain libre. Le récepteur avait donc une forte chance de se trouver dans les abords immédiats du palais. Une équipe de guetteurs parcourait en même temps l'île de la Cité pour le repérer. Sophie trouva que leurs adversaires avaient bon goût, la caméra était dissimulée dans les œuvres complètes de Montesquieu ; enfin, dans un livre qui avait l'apparence de l'exemplaire de bibliophile qu'il remplaçait.

Ils pénétrèrent tous les trois dans le bureau, la boîte des affaires de la Carria se trouvait sur la table. Sophie fut surprise de sa petite taille. L'un des gendarmes doté de gants ouvrait les dossiers devant elle et lui tournait les pages pendant qu'elle les photographiait avec une caméra numérique. L'autre les rangeait au fur et à mesure. Vingt-cinq minutes plus tard, ils se dirigeaient vers la porte. Le gendarme sortit un petit boîtier ressemblant à une télécommande de garage et appuya sur le bouton. Le gros moustique décolla de sa pile de livres et se propulsa vers la télécommande comme s'il était attiré par elle. Il l'attrapa, replia le rotor et mis le tout dans sa poche.

Ce fut un gendarme charmé par les traits d'une jolie touriste qui lui indiqua le chemin de la sortie en lui glissant la caméra dans la main.

Elle traversa le boulevard du Palais et se dirigea vers le marché aux fleurs. Une voiture s'arrêta, elle monta et s'éloigna.

La radio de bord fit entendre la voix de l'un des guetteurs.

– Nous l'avons repérée, c'est une camionnette de fleuristes, vous êtes passée juste à côté.

– Bien, surveillance discrète, ils vont nous amener à leurs patrons.

Ils se garèrent en épis le long d'un trottoir derrière les baraques regorgeant de plantes vertes et de fleurs, dix mètres plus loin, un camion de livraison légèrement cabossé attirait l'attention de ses compagnons. Il s'était trahi par le rayonnement de son matériel de surveillance, il est rare qu'un camion de fleurs émette tant que ça. Quelque temps plus tard, il appela avec un téléphone portable. Une exclamation jaillit :

– Ça y est, on a un de ses correspondants !

Sophie décida de rester prudente, elle demanda la teneur de la conversation qu'il avait tenue. On lui tendit un écouteur.

– Je ne vais pas tarder à rentrer, ma chérie, on vient me remplacer dans cinq minutes.

– Tu ramènes le pain ?

– D'accord.

Elle demanda qu'il soit suivi lorsqu'il rentrerait, on aurait au moins son identité.

Marché aux fleurs, 11h00.

Les photos numériques prises dans le bureau du juge d'instruction avaient été transmises par radio haut débit à l'équipe d'analystes qui s'acharnaient à comprendre les données que l'on commençait à récolter sur le dossier.

Sophie somnolait, dans le fonds de son esprit quelque chose lui demandait quel était le rapport entre une citation du Coran et l'île de la Carria. L'image de Vincent passa devant elle, avec le sourire qu'il avait en se penchant sur elle pendant la nuit dernière. Elle gémit, passa sa langue sur ses lèvres et arquait son dos. Des images de terroristes entrevus dans des dossiers lui souriaient d'un air narquois. « Tu ne peux rien contre nous, nous avons le pouvoir, le pouvoir !... » riaient-ils. Une voix résonna « On pourrait tous les serrer, si on voulait ».

– Lieutenant, vous me recevez ? insista son écouteur.

– Oui, excusez-moi, je récupérais ma nuit. Que disiez-vous ?

– Avec le dossier du juge d'instruction, on pourrait tous les arrêter.

Le bruit qui avait couru était donc vérifié. Il ne fallait pas être devin pour deviner que si la bande était arrêtée, elle risquait de se mettre à parler. Son interlocuteur précisa qu'il s'agissait

de malfrats de petite envergure qui s'étaient déjà illustrés dans des campagnes électorales douteuses. Il n'y avait qu'une quinzaine de personnes, pas difficile à mettre sous surveillance.

– Sont-ils surveillés par la PJ ?

– Curieusement aucun n'est l'objet d'une commission rogatoire. Mais nous les avons mis sur écoute.

– Localisez les et filez les, repérez également d'autres filatures. Demandez des moyens supplémentaires si nécessaire.

– À vos ordres.

Si elle n'avait pas fait cela, elle aurait commis une faute de méthode. Mais il lui semblait que les choses se passaient plus ici que dans son bureau. Elles se consola en constatant que l'on avait enfin compris pourquoi, l'adversaire insistait tellement sur le fait qu'on ne photocopie pas le dossier. Toute tentative de photocopie aurait été immédiatement transmise à la camionnette de fleuriste garée à quelques mètres d'eux.

Un homme arriva en courant et y monta précipitamment. Deux minutes plus tard, un autre en sortit et s'éloigna tranquillement. Un jeune couple qui s'intéressait longuement à une variété rare d'orchidées partit dans la même direction.

– On a l'identité de votre client, lui annonça son oreillette, il travaille au Ministère de l'Intérieur.

Sophie éprouva le besoin de réfléchir. Elle demanda à son interlocuteur si on savait quelles étaient ses fonctions. Il lui répondit que c'était un ancien policier en disponibilité. Des détails sur sa carrière allaient bientôt suivre. Mue par une inspiration subite, elle demanda que l'on mette un scanner en service en le suivant.

Quelque chose la gênait, cette enquête avait commencé sur une affaire de terrorisme et on se retrouvait avec des versets du Coran. Le verset du Coran parlait de vent. En matière de terrorisme, on connaissait les bombes, les poisons ainsi que les différentes armes sur le marché voire celles connues de quelques initiés. Bien sûr, le 11 septembre avait permis aux divers services de sécurité de faire prendre au sérieux les notes de mises en garde qu'ils adressaient à leurs ministres respectifs. La tempête était souvent un symbole de fureur. Les américains avaient nommé « tempête du désert » leur expédition contre l'Irak, mais ce n'était qu'un symbole.

Pourquoi cette menace était tombée lors de la bourrasque qui avait fait tant de dégâts dans sa rue ?

– Lieutenant ? la surprit son oreillette.

– Oui, que se passe-t-il ?

– Nous l'avons suivi chez lui.

– Et alors ?

– Nous avons mis en œuvre le scanner juste au moment où il prenait un appel sur un autre portable. Apparemment, c'était son donneur d'ordres. Nous n'avons pas son nom, mais on a pu le localiser. C'était un portable non enregistré qui émettait depuis la rue de Varenne. L'enregistrement a été transmis.

Elle appela aussitôt son bureau, l'enregistrement avait bien été reçu. Elle demanda que la signature de cette voix fût également comparée avec celles qui étaient actuellement récoltées. Le quartier de la rue de Varenne pullulait de services du gouvernement. Il avait pris la précaution d'appeler depuis un portable dont il ne servirait probablement qu'une fois, mais pas celle de se déplacer au préalable.

Elle demanda également qu'on rappelle immédiatement ce portable et qu'on le localise avec précision. « Si nous avons de la chance se susurra Sophie, il ne l'a pas encore mis dans une poubelle, ni même arrêté. Même s'il ne répond pas, le téléphone lui, se mettra à émettre en recevant l'appel. Il sera alors facile de le localiser à trois mètres près. »

Rue de Varenne 14 heures

Le soleil d'hiver laissait une partie de la rue dans l'ombre. Dans les rues qui croisaient la rue de Varenne, on remarquait un grand nombre de véhicules de polices plus ou moins banalisés. Sophie avait voulu voir les lieux, bien que la localisation se fasse sans bouger, uniquement en utilisant les caractéristiques du réseau. Pendant qu'ils approchaient de la rue, une exclamation éclata dans l'oreille d'Isabelle.

– Ça y est, on l'a !

– Qui ?

– Le portable que l'on cherchait.

– Où est-il ?

– En plein milieu de l'hôtel Matignon !...

L'oreillette poussa un autre cri de victoire.

– On a identifié sa signature vocale !

– Et ???

– Il répond sur la ligne d'un membre du cabinet

– Vous me sortez sa bio et tout ce que l'on peut savoir sur lui.

– À vos ordres !

Leur véhicule parcourait la rue de Varenne, image du centre du pouvoir où des milliers de fonctionnaires décident en toute indépendance du destin de la France. La Seine les protégeait

Où Souffle l'Esprit ?

de l'autre pôle de l'exécutif : l'Elysée. Les trottoirs déserts n'étaient parcourus en cette froide journée que par les plus motivés d'entre eux qui n'avaient pas pris le pont de congé entre Noël et le jour de l'An.

Sophie et son équipe passèrent à une allure normale sans attirer l'attention. L'immense porte cochère de l'Hôtel Matignon était fermée, témoignant de la vacance due aux jours de fêtes.

– Au bureau !

Bureau de Sophie, 14heures 30

Sophie contemplait l'épais dossier que les archivistes avaient déposé sur son bureau juste avant son retour. Jean Karsowicki était un brillant sujet. En 1968, il avait « passé » son bac avec mention et choisi Science Po, quelques années plus tard, l'Ecole Nationale d'Administration fût heureuse de l'accueillir parmi ses élèves. Ayant choisi l'Inspection des Finances, il avait parcouru les différentes étapes d'une carrière tracée à l'avance sans difficulté ; jusqu'au jour où son aîné de deux ans, nommé directeur de cabinet lui demanda de le rejoindre dans l'équipe qu'il formait pour le nouveau Premier Ministre. Son dossier, exemplaire de promotion sociale, mentionnait qu'il était le fils d'une famille nombreuse de mineurs polonais dans la région Nord.

Son dossier d'inscription à l'ENÀ comprenait une déclaration sur l'honneur portant sur l'exactitude de son identité. L'ensemble des documents pouvant prouver sa filiation ayant été détruit pendant les bombardements de Dunkerque. Sophie tiqua.

Une note des renseignements généraux rendait compte de l'enquête préalable à son inscription à l'ENÀ en mentionnant que rien ne s'y opposait. Pendant les années 68, il avait été peu actif, seulement pour faire comme les autres.

C'est pour la même raison qu'il était entré au parti socialiste. Une blanche des RG mentionnait qu'on le voyait souvent avec un certain membre du parti dans les restaurants du quartier de la rue de Solferino. Sophie tiqua, quelques rumeurs jamais vérifiées avaient fait état en leur temps de relations de ce dernier avec le KGB.

La dernière partie du dossier comprenait un certain nombre de rapports et d'interventions du susnommé Jean Karsowicki. Au moment de l'affaire des terroristes basques réfugiés en France, il avait rencontré certains de leurs représentants pour les assurer de la neutralité du gouvernement français en la matière. Un certain nombre de ses interventions concernaient les questions de sécurité intérieures et extérieures de la France.

Chose curieuse, il avait fait partie de l'équipe qui représentait plus récemment son gouvernement au sommet de Kyoto. On ne l'avait pas beaucoup vu dans les locaux où avait lieu la conférence, une note transmise par la CIA à Paris s'étonnait de ses rencontres successives avec les représentants de GreenPeace et d'autres ONG écolos. Quelques temps après, on l'avait envoyé rencontrer les responsables de quelques uns des services de sécurité palestiniens.

Le dossier ne mentionnait pas ce qui s'était dit. Pendant les six derniers mois, il n'avait plus voyagé, ni émis de rapport. Sophie ébouriffa ses cheveux blonds, un haut fonctionnaire qui n'émet pas la moindre petite note pendant six mois ; à quoi passe-t-il ses journées ?

Elle remarqua, une coupure de presse, issue d'un journal local du Morbihan. Une réunion des Amis de l'Air avait eu lieu au Café Restaurant Tabac Le calumet. Sur le restant de la page, on trouvait la réunion du club de notables de la ville qui voisinait avec celle du conseil d'administration du club de football. Elle revint au club des Amis de la Mer. Elle avait été visiblement prise dans un restaurant. L'ensemble des convives souriait de toutes leurs dents vers l'objectif du photographe. Ils semblaient heureux d'être ensemble. Sur le fond de la photo, on remarquait Jean Karsowicki. Son regard semblait terrorisé par la présence inopinée du photographe. Ses mains

étaient posées sur la table comme s'il voulait s'en servir comme point d'appui pour se déplacer rapidement en apercevant l'objectif à la dernière minute, la surprise accentuait la fixité de ses yeux écarquillés.

Un petit article d'une quinzaine de lignes rappelait la personnalité éminente qui avait fait l'honneur aux Amis de l'Air de se joindre à eux pour leur banquet trimestriel. Le professeur Laurent Rebours, professeur agrégé à la Sorbonne, docteur es sciences, spécialisé dans l'étude des nouveaux phénomènes météorologiques était présenté comme une sommité dans l'étude des tempêtes, bourrasques, ouragan et autres tornades. Il revenait d'une étude aux Etats-Unis où il s'était intéressé au déclenchement des tornades. Sophie prit une loupe. L'un des personnages de la photo que la légende désignait comme étant le distingué professeur, l'intrigua. Sa bouche souriait, voire rigolait ; mais ses yeux disaient autre chose.

Elle prit son téléphone.

– Envoyez moi un physiognomoniste !

– À vos ordres !

Quelques minutes plus tard, un analyste spécialiste en évaluation des personnalités par la forme de leur visage se présenta dans son bureau. Elle lui montra la photo. Son intérêt sembla aussitôt éveillé. On avait l'impression que le visage qu'elle lui présentait, était séparé

en deux parties. La bouche exprimait sa participation active à une fête entre amis, l'objectif du photographe l'avait pris au moment où quelqu'un avait du en raconter une bien bonne. Elle était ouverte sur un grand rire heureux et détendu. Par contre les sourcils se rapprochaient comme sous l'impulsion d'une préoccupation diffuse.

– Beau spécimen, opina-t-il.

– Et à part sa beauté, vous pourriez m'en dire un peu plus ? par exemple spécimen de quoi ?

– D'occultation d'un trouble psychotique.

– Pardon ?

– Je m'explique. Cet homme apparemment passe une bonne soirée avec de joyeux drilles, il est même en train de rire. Par contre, quelque chose l'obsède. À cette minute même, il y pense même fortement.

– Peut-il passer à l'acte ?

– Certainement, certains sujets paranoïaques peuvent devenir des meurtriers pour se venger d'un tort qu'on leur aurait porté. Mais, si vous me permettez, lieutenant, il y en a un autre sur cette photo qui me semble intéressant.

– Dites toujours...

Et il lui montra Jean Karsowicki dont le regard surpris par le flash exprimait une peur voisine de la panique.

– Cet homme ne montre pas de signes cliniques, mais il a été dérangé alors qu'il croyait être incognito.

– C'est un peu ce que je me disais. Merci.

Dans la pièce d'à côté les analystes n'avaient pas eu trop de mal à retrouver trace du Professeur Laurent Rebours. Une page personnelle étalait ses nombreux titres universitaires français et étrangers. On retrouvait une petite mention en bas de page donnant un lien sur un projet de recherche qui avait été refusé. Celui-ci donnait accès à un long article présentant un projet de manipulation du climat. Le motif du refus était présenté comme connu grâce à une indiscretion. Le texte ne prenait pas au sérieux le projet du professeur. Aucun horaire de cours ne faisait appel à sa compétence, ce qui était curieux pour un professeur.

Le dossier fut déposé sur le bureau de Sophie. Elle apprécia que le feuillet relatif au projet fut accompagné d'une synthèse. Le professeur voulait expérimenter un système permettant de faire pleuvoir sur des contrées désertiques. Il aurait pour cela suffit de vaporiser des quantités massives d'azote liquide dans la haute atmosphère pour déclencher des vents et des précipitations. L'objectif avoué du projet était d'aider les pays musulmans dont les pays manquaient cruellement de précipitations.

On avait même trouvé un petit ouvrage qu'il avait publié sur le Net en passant par un site antimondialiste. Il accusait pêle-mêle les multinationales, les Etats-Unis et les francs-maçons de s'opposer au développement des pays arabes. Une note de synthèse évaluait cet ouvrage comme étant l'expression d'un délire de revendication phase de l'évolution d'une paranoïa. Elle pouvait évoluer vers des crises hallucinatoires. Ce genre de maladie se traite par une hospitalisation en cas de dangerosité. Elle rappela le physiognomoniste.

– Que pensez-vous de cette synthèse par rapport à la photo de tout à l'heure ?

Il réfléchit un instant en prenant connaissance des documents qu'elle lui présentait.

– C'est possible, soupira-t-il.

– Qu'est-ce qui est possible ?

– Que celui qui a écrit cet ouvrage soit celui de la photo. On se demande si quelqu'un ne vient pas de lui donner la possibilité de réaliser ses délires, la forme particulière de son visage reflète l'intense activité intellectuelle provoquée par cette nouvelle.

– Il va passer à l'acte ?

– Si on lui en donne les moyens, certainement !

Elle le remercia.

« Nous déchaînâmes contre eux un vent violent et glacial en des jours néfastes, afin de leur

faire goûter le châtime^{nt} de l'ignominie dans la vie présente. »

Cette ligne tirée du Coran commençait à prendre du sens ou presque. Au près des gens qui gravitaient autour de la Caria, on trouvait un professeur paranoïaque à qui « on » était en train de donner les moyens de réaliser ses délires. Le début de la phrase ne la satisfaisait pas. Le professeur voulait faire pleuvoir, et là on parlait de vent.

Un analyste entra sans frapper, essoufflé.

– Y'a l'feu ? demanda Sophie.

– Presque, à tout hasard, nous avons demandé à la SM⁴ s'ils connaissaient ce type. Il y a six mois, l'armée a fait des essais discrets sur un atoll du Pacifique.

– Et alors ?

– Cela a faillit mal se terminer. Les bateaux d'observation ont failli couler et l'îlot a été dévasté.

– D'évasté ?

– Jugez vous-même, lieutenant.

Il déposa devant elle deux photos en couleurs. Sur l'une, on voyait un îlot semi-désertique avec un peu de verdure ; quelques cocotiers, un baraquement et un drapeau français. Sur l'autre, on voyait un îlot de la même taille sans

⁴ Sécurité Militaire

verdure, ni cocotier et encore moins de drapeau ou de baraquement. Il lui expliqua que contrairement aux apparences, il s'agissait du même îlot avant et après l'expérience. Les vents avaient été tellement violents que la végétation avait été entièrement arrachée. Pourtant les tempêtes tropicales sont célèbres pour leur violence.

« Nous déchainâmes contre eux un vent violent et glacial en des jours néfastes, etc. »

Une bourrasque emplit le cerveau de Sophie. Elle se rappela la tempête de samedi matin, les objets arrachés, les blessés.

– Lieutenant, vous allez bien ?

Son visage coloré par la pratique habituelle du sport de plein air était brusquement devenu livide. Elle bomba le torse, prit une grande inspiration et décrocha son téléphone.

– Colonel, je dois vous voir d'urgence.

Elle n'avait jamais prononcé ce terme.

Bureau du colonel, 17h30

– Et on sait où il est ?

– Nous le cherchons.

– Vous pensez que c'est lui qui va mettre les menaces à exécution ?

– Lui ou quelqu'un qui travaille pour lui.

Où Souffle l'Esprit ?

– Qui va lui donner les moyens de répandre ces grandes quantités d'azote liquide ?

– Nous ne le savons pas, mais de grandes quantités ne sont pas vraiment nécessaires, une ou deux tonnes suffisent et on peut se les procurer n'importe où.

– Vous avez mis ce Karsowicki sous surveillance ?

– Bien sûr !

L'Elysée, 17h45

– Monsieur le Président va vous recevoir.

Un huissier à chaîne introduisit le colonel dans le bureau du président. Le président aurait dû se trouver à Megève, en train de profiter des fêtes de fin d'année avec sa famille. Un importun cors au pied, lui avait enlevé toute envie de skier. Debout derrière son bureau, il attendait que le colonel parle. Celui-ci ouvrit sa serviette et disposa devant lui les deux photos d'ilot.

– Nous savons comment les terroristes vont attaquer, monsieur le président. Ce qu'ils vont nous faire est de ce genre. Ces photos ont été prises lors de tests effectués par l'armée.

– On sait qui c'est ?

– Oui, monsieur le président, répondit le colonel en sortant deux nouvelles photos Celui-

Où Souffle l'Esprit ?

ci est relativement peu connu, il s'agit du professeur Laurent Rebours et celui-là...

– Est Jean Karsowicki, membre du cabinet du premier ministre l'interrompt le président en s'asseyant d'une masse. Vous pouvez les arrêter ?

– Pour Karsowicki, oui, mais je ne crois pas que cela assurerait notre sécurité.

– Quel procédé comptent-t-il utiliser ?

– Ils vont répandre de l'azote liquide dans l'air, provoquant ainsi un brusque refroidissement de la température causant une forte dépression, d'où des vents extrêmement violents.

– Vous savez qui est derrière ?

– Il y a des prétextes islamistes pour le moment.

– Votre conclusion, colonel ?

– Nous sommes en guerre, Monsieur le président !

Bureau de Sophie, 18h00

Le téléphone sonna.

– Il a de la visite !

– On sait qui c'est ?

– Je vous envoie la photo en même temps que je vous parle.

– Continuez !

Elle raccrocha et appela la salle des analystes.

– La photo qui arrive, je veux savoir qui c'est ! hurla-t-elle.

Sophie sentit que la peur l'envahissait. Elle n'avait pas peur pour elle-même. Elle avait déjà craint pour sa vie au cours de ses précédentes missions, mais elle s'était maîtrisée. Elle avait peur pour le pays qu'elle était chargée de défendre. La photo de l'îlot dévasté la poursuivait.

Cela faisait presque une trentaine d'heures qu'elle n'avait pas dormi ; on lui amena un fortifiant pour lui permettre de continuer à travailler. Elle se résolut à employer ce moyen de continuer à réfléchir plutôt que d'aller se reposer.

Elle pénétra en coup de vent dans la zone où on traitait les images reçues du terrain. Devant elle, un vieil analyste voyait apparaître l'image prise dans le couloir menant à l'appartement de Jean Karsowicki. Cet homme savait qu'il n'aurait jamais le droit d'écrire ses mémoires, ou plutôt l'annuaire de ce que le monde contenait d'espions, dirigeants et terroristes internationaux. Il savait également pourquoi la plupart continuaient à gambader en liberté.

– C'est quand même pas mal, les caméras radio dans les couloirs d'immeuble !

Son âge lui permettait ce genre de facétie qu'il affectionnait chaque fois qu'une équipe sur le terrain lui envoyait une image à analyser. Quand il avait débuté dans le métier, il venait d'être débauché de l'emploi de physionomiste qu'il occupait dans un casino. Il avait permis d'arrêter un voleur célèbre pour son art du déguisement, les services l'avaient alors discrètement récupéré.

– Alors, vous le connaissez ? haleta Sophie.

– Je pense bien que je le connais, il a une bonne place dans mon annuaire, répondit-il en montrant sa boîte crânienne.

Malgré l'énervement qui la gagnait et l'urgence qui lui semblait de plus en plus intenable, Sophie prit son ton le plus badin pour lui demander ce que contenait son annuaire. Il la regarda de ses grands yeux malicieux où la sympathie le disputait au respect de l'âge à la jeunesse. Il savait que les enjeux étaient probablement énormes et que tout cela reposait sur les épaules musclées de Sophie. Comme tout le monde, il avait deviné ou plutôt senti le danger extrême et le fait que personne ne savait au juste ce que l'on cherchait. Mais il se demandait si son pays qu'il défendait silencieusement depuis une trentaine d'années ne risquait pas d'être rayé de la carte.

Il tendit la main vers la sortie de l'imprimante couleur en tira le portrait d'un oriental habillé à l'européenne.

Où Souffle l'Esprit ?

- Je vous présente Ahmed Abou Nakar, triompha-t-il
- Qui est ? demanda Sophie en essayant de cacher son énervement.
- Le ministre des finances des factions les plus dures du moyen et du proche orient.
- Palestinien ?
- Oui, et aussi Kurde, intégriste islamiste, démocrate irakien, marocain, tout ce qui bouge...
- Pourquoi « Ministre des finances » ? Tous ces mouvements ne sont pas nécessairement reliés.
- Pas exactement, mais partout où se monte une action clandestine, on a besoin d'argent, forcément ; et dans ces cas là, il n'est jamais loin.
- Il est recherché ?
- Surtout pas, il nous est bien trop précieux. Chaque fois qu'il fait un mouvement financier, il est forcé d'utiliser une banque d'un pays où nous sommes implantés. La plupart de ses prête-noms nous sont connus et les autres ne sont pas trop difficiles à détecter.
- Vous saviez qu'il était à Paris ?
- Il vient régulièrement à Paris perdre quelques millions de dollars au cercle de l'Avenue du Bois.
- Blanchiment ?

– Bien sûr.

– D'où vient son argent ?

– Cela est une bonne question ; cela fait une quinzaine d'années que nous nous la posons. Le fait est qu'il a toujours la signature sur un compte qui vient de s'ouvrir dans un paradis fiscal avec plein de dollars dedans. Et apparemment, il a toujours quelque chose à en faire. L'argent circule, retombe dans la poche de marchands d'armes et la marchandise est livrée.

– Il est surveillé ?

– Pas directement, il est méfiant. Son équipe stérilise⁵ toujours sa chambre d'hôtel, plusieurs fois par jour. Mais il est toujours entouré de jolies femmes.

– Et à Paris, il vient faire quoi ?

Le vieil homme la regarda avec amusement, Sophie n'insista pas et retourna dans son bureau. Elle fit prendre contact avec l'équipe de la DST qui le surveillait ; elle-même restant en retrait.

Abou Nakar avait pris pension dans une suite du John VII, célèbre palace parisien dont les fenêtres dominaient les jardins des Tuileries. Bien que voyant, c'était certainement le meilleur endroit pour rencontrer ses contacts, à commencer par le propriétaire de l'hôtel. Celui-

⁵ Détection d'émissions radio en provenance de micros sans fil dissimulés dans une pièce

Où Souffle l'Esprit ?

ci bien que résident en Angleterre n'avait jamais réussi à obtenir de devenir un loyal sujet de sa gracieuse majesté.

On appris bien vite qu'il avait réservé une table au Grand Duc, une boîte russe nouvellement ouverte.

– Tant qu'à ne pas dormir...

Cabaret Le Grand Duc, 23 heures

Les tentures de l'entrée s'écartèrent pour laisser passer la nouvelle arrivante. Son Excellence Ahmed Abou Nakar en faillit lâcher sa louche de caviar. Le fourreau de soie noire la moulait depuis la naissance des seins jusqu'à la cheville, une étole d'hermine enveloppait ses épaules, le volume de la fourrure se faisait attribuer la largeur apparente de ses épaules. Les cheveux blonds, collés par le gel, étincelaient dans la pénombre. Sa pâle maigreur accentuait la dureté de son regard bleu.

Après un coup d'œil circulaire sur la salle, elle se laissa conduire par le maître d'hôtel jusqu'à une table près de la scène. L'un des projecteurs balayait régulièrement la salle ; il passa sur sa chute de reins, Ahmed put s'apercevoir que sa robe descendait dans le dos jusqu'à la naissance des fesses. Son dos interminable se terminait en triangle souligné par le noir du fourreau de soie.

La chaleur dans la salle étant importante, elle repoussa son étole en arrière. La blancheur de sa peau accrocha le peu de lumière disponible. Une légère ombre de maquillage sur ses joues la maigrissait accentuant la dureté de son expression. À côté d'elle, son compagnon semblait rejeté dans la pénombre. De sa place, elle parcourut l'ensemble de la salle de son froid regard bleu. Ahmed eut l'impression qu'elle cherchait un homme, il croisa son regard qui ne s'attarda pas. Il était sûr qu'elle l'avait vu et qu'elle ne lui avait pas accordé le moindre intérêt. Elle aperçut Ahmed qui se penchait vers son voisin sans la quitter du regard, une lueur de dépit semblait l'animer. L'homme se leva discrètement et rejoignit le maître d'hôtel vers l'entrée où il lui glissa un billet de 500□.

Les voix parvinrent à l'oreillette de Sophie :

– La cible a fait prendre des renseignements, l'identité convenue lui a été communiquée.

Un chanteur s'avança sur la scène, les conversations s'espacèrent pendant que l'air résonnait de l'inimitable émotion des basses russes. Ahmed ne semblait pas concerné par l'éternel désespoir que cette voix exprimait, il porta à ses lèvres son verre de vodka en fixant Sophie insensible à la chaleur de l'alcool glacé.

Sophie fixait le chanteur en lui accordant tout son intérêt. Son compagnon se pencha vers elle.

– Vous êtes verrouillée sur la cible, Lieutenant !

– Je vous en prie, je ne suis pas un missile !

– Une voiture de suiveurs vient de se garer, annonça l'oreillette.

Les serveurs profitèrent de la fin de la chanson pour passer les plats. On apporta à Sophie, le plat de résistance.

– Il faudra me passer votre truc, Lieutenant. Cet homme est littéralement scotché à vous.

– Je n'ai pas de truc, comme vous dites. Regardez le, regardez moi.

– C'est vrai, je peux vous l'avouer ; ce n'est pas une mission désagréable pour moi...

– On se calme ! je ne parlais pas de vous, mais de notre cible. Vous le voyez ?

– Je ne peux pas faire autrement, il est en face de moi. Il vous mange des yeux, il en oublie son caviar.

– Mais encore, comment est-il ?

– Petit, chauve, grassouillet.

– Et moi ?

– Vous, Lieutenant ? Grande, svelte, lumineuse, sportive, intelligente, cultivée...

Le jeune agent s'échauffait sans que la vodka que l'on venait de leur servir y soit pour quelque chose.

– Bon, ça va ! À votre avis, qu'est-ce que je représente pour lui ?

– Vous êtes cruelle ! vous symbolisez tout ce que la nature lui a toujours refusé. Tiens, il

sue ; il s'éponge le front. Je parie qu'en plus, il pue de la gueule.

– Je vois que vous appréciez déjà notre cible, conclut-elle.

Un groupe de chanteurs se réunit sur la petite la petite scène, habillés de chemises légères boutonnées sur le côté, leurs pantalons bouffants et leurs bottes leurs donnaient un air russe. Pendant que le chœur entonnait les bateliers de la Volga, le serveur leur apporta le dessert. Sophie sentait la fatigue qui la gagnait. Pendant qu'une menace terrible pesait sur son pays, elle passait la soirée dans un cabaret russe.

Ils se firent apporter l'addition avec le café ; son compagnon paya avec de grosses coupures. Elle enveloppa ses épaules dénudées de son étole et se leva. À nouveau sa haute taille domina la salle pendant qu'elle la traversait lentement vers la sortie. Le regard d'Ahmed la suivit pesamment ; en frôlant sa table, elle l'entendit qui soufflait bruyamment.

Ils rejoignirent leur voiture dans la rue et se rendirent dans un palace parisien.

Ils furent suivis jusque dans l'hôtel, leur suiveur nota le numéro de leur chambre et sorti dans la rue pour téléphoner avec son portable. Une camionnette du service capta son appel, repéra son interlocuteur et enregistra la conversation. Elle fut immédiatement traduite. Son Excellence était remontée dans sa voiture

Où Souffle l'Esprit ?

et à priori se dirigeait vers son hôtel. Sa voix était sifflante et irritée ; Sophie se l'imaginait en train de s'éponger le front. Malgré sa fatigue, Sophie ne put s'empêcher de penser qu'un homme est vraiment facile à intéresser. Que sa haute taille et sa pâleur blonde puisse intéresser un petit brun grassouillet restait d'une déconcertante et affligeante banalité. Cet homme engagé dans les plus grands programmes d'assassinats de la planète semblait perdre tout son sang froid pour une femme entrevue dans une boîte de nuit. Le colonel l'appela en lui rappelant que l'ultimatum expirait dans quelques heures et qu'elle n'avait toujours rien.

Troisième jour

Un palace parisien Oh01

– Que fait-on dans un hôtel à minuit ? se demanda Sophie. D’habitude on se couche et on dort ; c’est bien ma veine, je ne peux pas.

Son compagnon prit congé et descendit ostensiblement par l’ascenseur. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna.

– Madame d’Argences ?

– Oui, répondit Sophie d’un ton las

– Son Excellence Ahmed Abou Nakar souhaiterait vous rencontrer au plus vite, Madame.

– Je suis épuisée, demain ne serait-il pas possible ?

Où Souffle l'Esprit ?

- Son Excellence sait être très généreuse.
- Tout le monde est très généreux avec moi...
- Il m'a parlé d'un cadeau de 10 000 £ qui vous attend dans sa suite à l'hôtel John VII
- Bon, mais c'est bien pour lui faire plaisir répondit Sophie de sa voix la plus sensuelle
- Je vous attends en bas.

Un homme très brun portant une courte barbe noire l'attendait devant la réception. Il s'inclina respectueusement et la précéda vers une longue limousine dont il lui ouvrit la porte. Le personnel habitué à ce genre de scène resta de glace.

Un autre palace parisien : Oh11

Ils parcoururent à peine cinq cent mètres ; le chauffeur rangea la limousine devant la marquise du John VII dans un roulement de pneus surdimensionnés. L'homme ouvrit la portière avec les mêmes signes extérieurs de respect et la conduisit à la suite de Son Excellence Ahmed Abou Nakar.

Il se précipita à sa rencontre en ouvrant les bras. Elle le regarda du haut de sa froideur blonde ; son nez arrivait au niveau du plexus de Sophie. Il balbutia :

- Je suis tellement honoré que vous ayez accepté mon invitation...

Il avait gardé en avant ses grosses mains boudinées couvertes de bagues ; subitement, il semblait ne plus savoir qu'en faire. Il les recula précipitamment et les frotta convulsivement sur les poches de sa veste d'intérieur en soie. Il parcourut la pièce comme en cherchant du secours. Il le trouva en l'espèce d'une bouteille de champagne rafraîchissant dans son seau. Le chauffeur s'était retiré discrètement. Il se précipita vers la desserte, s'empara d'une flûte en cristal, la remplit en tremblant et la proposa à Sophie. Il resta le bras tendu pendant que Sophie prenait son temps pour la prendre.

– Merci, articula-t-elle.

La bouteille de champagne lui ayant apporté son aide, il roulait des yeux de plus en plus inquiets en malaxant intensément ses poches ; le silence était emplis par le chuintement continu de l'air conditionné de l'hôtel.

– Ah, oui, je manque à tous mes devoirs.

Il lui avança une chaise, elle s'assit en ne cessant en de le regarder. Il exhiba un mouchoir et s'épongea les multiples mentons et le front. Elle le fixait toujours en tenant sa flûte, un sourire discret éclairait son visage. Sophie avait du mal à croire qu'un homme aussi puissant soit aussi mal à l'aise. Elle était épuisée, son regard se maintenait avec peine sur le visage embarrassé d'Ahmed, l'effort qu'elle faisait pour garder les yeux ouverts lui

donnait un regard encore plus dur. Il décida de s'asseoir.

Elle suivit du regard pendant qu'il s'enfonçait dans la mollesse d'un canapé, il lui parut encore plus petit.

Elle croisa les jambes, ses bas crissèrent le long de ses cuisses. Le chuintement qui monta de sa robe couvrit le doux bourdonnement qui s'échappait de la climatisation. Les doigts épais de l'homme écrasèrent le coussin du canapé. Apparemment, il avait décidé de dire quelque chose.

– Madame, je...

Il fut sauvé par la sonnerie du téléphone. Il s'extirpa de la profondeur du canapé et propulsa sa masse vers le petit guéridon d'où provenait la sonnerie.

– Allô ?

Lorsqu'il eût reconnu son interlocuteur, il glissa sa main libre dans la poche de sa veste en laissant dépasser le pouce. L'homme avait instantanément trouvé une assurance dont Sophie ne l'aurait pas cru capable. Bien qu'elle appréciait d'ordinaire les scènes tout en regards et silences, le charme caché de son interlocuteur ne lui faisait pas oublier le but de sa mission.

– Bien, tenez moi au courant, répondit-il en raccrochant.

Il regarda Sophie d'un air satisfait. Debout, il la dépassait d'une demi-tête.

– Excusez-moi, les américains croient qu'il est l'heure de New York partout. Où en étions nous ? ajouta-t-il en tendant une main vers l'un de ses genoux.

Sophie décroisa et recroisa ses jambes. Le genou s'échappa. La main tomba dans le vide, il se frotta les doigts avant de récupérer sa main. Un bref éclair de colère brilla dans son regard.

– Nulle part, pensa Sophie.

Il s'enfonça à nouveau dans le canapé.

– Vous savez qui je suis ?

– Votre chauffeur vous a donné de l'Excellence lui sourit-elle.

– Apprenez ma petite dame que je suis un financier arabe. Je traite des affaires dans le monde entier. Dans mon pays, c'est comme cela que l'on appelle les gens importants. C'est une marque de respect. Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est ?

– Quoi donc ? lui demanda Sophie en éclairant ce début de conversation d'un sourire étincelant

– Le respect !

– Dans mon pays, cela fait longtemps que nous n'avons plus besoin de titre pour exprimer notre respect.

Le téléphone l'interrompit à nouveau.

Où Souffle l'Esprit ?

– Quoi ? Vous n'avez pas eu assez d'argent ? Le camion est tombé en panne ? Dépannez le ! Vous n'avez pas assez d'argent pour payer une dépanneuse ? Vous vous moquez de moi ! Vous me faites financer un camion de transport de gaz liquéfiés et vous m'appellez à une heure du matin pour une histoire de dépanneuse... que je vienne constater moi-même ?... et comment que je vais venir ! Je veux savoir ce que vous faites avec mon argent. Où est-il ? Près de l'aéroport de Tarpiquet en Normandie ? J'arrive !

Il se rua vers la porte du salon et appela.

– Bingo ! se susurra Sophie

La porte se balança sur son élan, on l'entendit se précipiter dans le couloir en traînant son chauffeur après lui. Un homme se présenta :

– Madame, si vous voulez bien vous donner la peine. Je crois que Son Excellence est trop occupée ce soir pour vous recevoir. J'ai pris la liberté de vous appeler un taxi.

– Je vous remercie.

Sophie redescendit dans le hall, le chasseur lui ouvrit la porte du taxi qui l'attendait devant la porte.

– Ça s'est bien passé Lieutenant ? lui demanda le chauffeur.

– Oui, vers où se dirige-t-il ?

– Vers l'ouest, il est presque sur l'autoroute de Normandie.

– Emmenez-moi au Champ de Mars et appelez un hélico.

– À vos ordres, Lieutenant.

– Il y a de quoi se changer dans ce taxi ?

– Dans le sac, à côté de vous, une tenue de nuit.

Elle commença à se tortiller pour retirer sa robe du soir. Quand elle y eut presque réussi, elle croisa le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Il n'insista pas. Dans le sac sombre qui se trouvait sur la banquette arrière, elle découvrit une boîte de pilules antisoûmeil. Un pull-over noir associé à un pantalon et un blouson de même teinte lui permit de permettre au chauffeur de retrouver son calme. Elle s'équipa d'un holster garni d'un pistolet silencieux à visée nocturne. Elle remarqua au passage qu'on ne lui avait pas imposé le sempiternel modèle à laser propre à vous faire repérer par n'importe quel myope la nuit. Ses cheveux blonds disparurent dans un bonnet noir.

Pendant que le chauffeur grillait tous les feux rouges qu'il rencontrait, elle plia soigneusement son fourreau de soie noire et son étole qu'elle rangea dans le sac.

– Vous me le rapporterez au bureau, j'y tiens.

À bord d'un hélicoptère, quelque part au dessus de la Normandie : 2h20

Tout l'équipage scrutait la campagne avec leurs lunettes de vision nocturne. On devinait un paysage de bocage. L'Orne était sorti de son lit, les prés brillaient transformés par l'inondation en miroirs noirs. La sombre masse des nuages charriés par le vent s'y reflétait difficilement sur le fond du ciel noir et sans lune. Les petits bosquets séparaient les prés inégalement occupés d'animaux accroupis.

L'hélicoptère se déplaçait en mode silencieux, il ne faisait guère plus de bruit qu'un grand oiseau noir et lugubre.

L'un des pilotes tendit la main vers une forme allongée le long d'une route qui longeait le cours d'eau. La forme du camion citerne se reflétait dans une immense flaque d'eau qui recouvrait la route. Les warnings indiquaient à la nuit opaque le danger du camion en panne.

Sophie découvrit à la jumelle les plaques réglementaires propres au transport de gaz liquéfié.

Ils atterrirent silencieusement derrière un bosquet à cent mètres de là.

Trois hommes et Sophie s'allongèrent dans la boue glacée. Ils apercevaient dans leurs lunettes la chaleur dégagée par les pneus.

Ils pointèrent des fusils mitrailleurs équipés de silencieux.

– Les pneus d’abord.

Les rafales partirent, courtes, silencieuses, précises. À la jumelle, on s’aperçut que la remorque penchait vers le fossé.

– Balles téflon, le bas de la citerne.

Sans un mot, les hommes changèrent leurs chargeurs remplis de balles plastiques prévues pour se désintégrer au contact du caoutchouc, par un autre garni de balles recouvertes de téflon. Les projectiles traverseraient la citerne sans s’arrêter et iraient se perdre dans le pré voisin. Les rafales chuintèrent à nouveau. Sophie observait le résultat à la jumelle. De petites fumées blanches s’élevaient des flancs percés de la citerne.

– On se déplace.

Ils se levèrent et se déployèrent de part et d’autres du camion accidenté. L’azote liquide avait fini de saturer l’isolant qui entourait la citerne et suintait le long de la tôle. Des traînées de glace commençaient à apparaître. Elles permettaient de suivre la progression de la coulée de liquide à -173°C . Bientôt, la poutre d’acier qui formait l’armature inférieure de la remorque se couvrit également de glace. Au bout de quelques minutes, elle ressemblait à un immense glaçon duquel suintaient des gouttes toujours plus nombreuses d’un liquide qui se vaporisait lentement dans l’air de la nuit.

Les balles au téflon avaient transpercé la citerne de parts en parts. Les compagnons de Sophie s'étaient camouflés dans l'ombre des bosquets et suivaient la scène avec leurs lunettes de vision nocturne. Une flaque d'eau large de plusieurs mètres couvrait la chaussée à l'endroit où la remorque était garée. Les gouttes d'azote liquide l'atteignaient maintenant, l'eau se figeait instantanément en glace à leur contact. En quelques instants, la mare s'était transformée en une large patinoire reflétant le sombre ciel d'une nuit normande d'hiver sans lune.

La végétation commença à se recouvrir de givre, le sommet des bosquets s'agita. Une bise glacée venue de nulle part fit frissonner tout le monde. Sophie s'aperçut que son arme et ses vêtements étaient également recouverts de gelée blanche. Le silence de la nuit se remplit du bruit du vent rythmé par le son cristallin des glaçons qui s'entrechoquaient dans les branches.

– Un tracteur précédé d'une grosse Mercedes en approche à vive allure.

Le camion de dépannage apparut au tournant de la route annoncé par le grondement des quatre cent chevaux de son diesel, il semblait haut de deux étages. Il roulait à vive allure, ses phares projetaient un halo blanc dans les fumerolles qui entouraient le camion. Il passa devant Sophie, elle entendit l'échappement d'air

comprimé de ses freins pendant que le vrombissement cessait d'un coup.

Les roues se bloquèrent d'un coup, il chuinta tout droit comme une luge d'enfant qui arrive sur une plaque de glace. Arrivé au bout de la mare de glace, ses dix pneus hurlèrent les uns après les autres et il s'immobilisa enfin.

Une ombre descendit et se déplaça vivement vers l'arrière du tracteur, le pas de l'homme sonnèrent dans l'ombre. On entendit un juron, il eut juste le temps de se rejeter en arrière, la Mercedes vint doucement s'encaster dans son crochet de remorque.

La voix d'Ahmed Abou Nakar résonna, autoritaire. Il ordonnait à son chauffeur de le « sortir de là ». Une voix plaintive lui répondit qu'il ne tenait pas debout sur le verglas.

Sophie et ses compagnons observaient dans leurs lunettes les deux silhouettes vertes se débattant à quatre pattes sur la glace. Elle était trop épuisée et transie de froid pour rire.

Lorsque tous les protagonistes eurent épuisé leur stock de jurons en français et en arabe, le chauffeur de la dépanneuse tira son câble de traction et hâla les deux naufragés de la glace vers la chaussée sèche.

On entendit une discussion vive, où il était question de dépannage impossible, de danger dû au froid, à la cargaison endommagée. Les voix furent interrompues par froissement des billets de banque.

Le long d'une route normande à cinq cent mètres de la piste de l'aéroport de Tarpiquet : 3h30

Le tracteur de secours s'était éloigné de quelques mètres, et avait tiré l'autre un plus loin.

Il recula et enclencha son attelage. Il était prêt à tirer la remorque jusqu'à sa destination. Le poids pesant sur les roues avait fait craquer la glace. Il commença à faire vrombir son moteur par petites touches successives. La remorque commença à bouger et à se détacher de sa gangue de glace.

Un craquement sépulcral retentit dans la nuit.

– La remorque craque, retraite, retraite ! cria Sophie dans son micro.

Abou Nakar, fasciné par ce qui était en train de se passer, ne remarqua pas Sophie et ses compagnons qui sortaient précipitamment de l'ombre des bosquets pour aller s'aplatir dans le pré voisin.

L'acier de la remorque, durcit par le froid intense de l'azote liquide avait perdu toute souplesse et était devenu aussi cassant que du mauvais verre. L'effort imposé par le tracteur pour l'arracher à la glace, provoqua la rupture de la poutre qui liait l'attelage aux deux essieux arrières. Assourdi par le bruit de son moteur, le chauffeur avait continué à tirer.

Désormais, la citerne supportait seule tous les efforts imposés à la remorque. Elle sembla s'étirer comme un emballage de bonbon que l'on déballe. Elle commença à se déchirer par le bas, l'azote liquide brutalement libéré se répandit d'abord dans le ruisseau déjà gelé. La vague cryogénique recouvrit la route et se précipita dans l'Orne. Le bruit de million de bulles de l'azote en ébullition au contact de la masse d'eau plus chaude évoquait un gigantesque volcan glacé.

Des gouttes d'azote liquides s'élançaient vers le ciel et retombaient en geyser sur tout le paysage. Les prés et les arbres se recouvrirent de glace en quelques secondes. Chaque branche recouverte de plusieurs kilos de glace craquait à son tour. Le diesel brutalement refroidit, son radiateur congelé explosa en libérant un nuage de vapeur blanche immédiatement transformé en neige.

Sophie sentant que l'engourdissement dû au froid la gagnait progressivement se leva pour se réchauffer, ses compagnons étaient presque invisibles sous leur couche de glace. Elle courut à eux et les secoua les uns après les autres. Aucun n'était blessé, étourdis, hagards, ils se levaient. La glace qui les entourait se brisait et tombait sur le sol gelé avec un bruit de verre cassé.

Au loin, on entendait encore le bouillonnement de l'azote dans l'Orne. Les gouttes de liquide semblaient ne jamais devoir s'arrêter de monter

vers le ciel en recouvrant le paysage alentour qui commençait à ressembler à une banquise.

De temps en temps, un arbre s'effondrait dans la mare d'azote liquide qui tendait à recouvrir l'eau gelée. Le craquement recouvrait le bruit du bouillonnement.

Ahuris par le spectacle, ils ne remarquèrent pas que la glace commençait à se soulever en tourbillons. Le vent se levait, de plus en plus violent. Ils trébuchaient, bousculés par les rafales qui les précipitaient au sol. Sans aucun frein, le vent ravageait la plaine normande.

Un petit arbre plutôt que de tomber fut déraciné et traîné sur une centaine de mètres.

La pluie d'azote liquide était poussée par le vent en direction de la piste de l'aérodrome de Tarpiquet.

Ces hommes aguerris, surentraînés tremblaient de froid et de peur, ils savaient maintenant que l'enfer est froid. En voyant les arbres qui s'envolaient, ils s'accrochèrent les uns aux autres.

Au loin, la vague d'air froid emportant ses gouttelettes d'azote liquide avait atteint, la piste d'envol. Un vieux DC3 attendait là ses réservoirs pleins. Soudainement recouvertes de plusieurs tonnes de glace, ses ailes se brisèrent et le contenu de ses réservoirs se répandit, aussi vaporisé par le vent. En tombant sur le sol en béton, l'acier de l'aile provoqua une étincelle qui embrasa les vapeurs d'essence.

Où Souffle l'Esprit ?

Une montagne de feu monta de l'horizon créant une colonne d'air chaud. L'air froid rencontrant cette subite masse incandescente se mit à tourner. Le tourbillon alimenté par la suite de la combustion de plusieurs tonnes d'essence et l'air froid qui continuait à arriver se transforma en tornade.

Ils virent une colonne de feu s'élaner vers le ciel avec les morceaux de l'avion.

Au bout de quelques instants, la gigantesque torche s'éteignit. Eblouis par la lueur, ils avaient retiré leurs lunettes. Ils étaient debout au milieu d'un champ de glace, quelques tourbillons s'éloignaient encore tels des matérialisations d'ectoplasmes apeurés.

Autour du camion, il restait plus un seul arbre debout. La citerne éventrée avait perdu tout son chargement.

Debout à côté, Son excellence congelée Ahmed Abou Nakar tendait un bras immobile dans un dernier geste de colère haineuse.

Epilogue

Bureau du colonel, troisième jour 8h30

– Pourquoi les membres de l'équipe action ont-ils tous un pansement sur le nez ?

– Mon colonel, il faisait moins -30°C cette nuit à côté du camion. Nous n'avons été sauvés que parce que l'hélicoptère nous a rapidement extraits. Il s'était mis à couvert suffisamment loin.

– À part ça, je vous annonce que grâce à votre action les dégâts ont pu être minimisés. Par chance, il soufflait cette nuit là une brise de terre qui a poussé la perturbation vers la mer. À part l'avion de Tarpiquet, on ne dénombre que deux granges arrachées sans victimes. Monsieur, l'analyste vous avez la parole.

– Il me semble que je sois l'un des rares à avoir dormi ou à peu près la nuit dernière autour de cette table, commença-t-il. Dans les minutes qui suivirent la panne du camion, feu Son Excellence Ahmed Abou Nakar est restée suspendu à ses différents téléphones. On peut noter qu'il devait être affolé, puisque depuis une dizaine d'années que nous le suivons dans ses différents déplacements autour du monde il ne s'en est jamais servi que pour l'organisation de ses menus plaisirs.

Les analystes n'avaient pas dormi non plus. Au fur et à mesure que les enregistrements des écoutes arrivaient, ils avaient été classés, analysés puis comparés aux autres données incomplètes déjà collectées.

En fait son Excellence était en relation avec un membre de ce que l'on nommait du terme générique « La mafia russe ». Celle-ci finançait différentes opérations de déstabilisation pour pouvoir plus facilement étendre son pouvoir à la faveur du chaos ainsi généré.

Entre autres, elle avait jeté son dévolu sur la petite île de la Carria tellement bien placée entre l'Espagne, la France et l'Italie et pas tellement éloignée des pays émergents du Maghreb.

Il avait été facile de mettre dans le coup Jean Karsowicki, haut fonctionnaire qui avait toujours confondu ses partis pris idéologiques et le service de l'Etat. Les contacts qu'il avait pris au Moyen Orient avaient permis à ses interlocuteurs de discerner la sympathie personnelle qu'il leur vouait.

Dès lors, il leur avait été facile de le pousser à recruter le Professeur Laurent Rebours, dont les déboires professionnels avaient eu raison de sa personnalité instable. En même temps, il agissait discrètement pour que les différentes enquêtes judiciaires diligentées pour faire la lumière sur les événements de l'île de la Carria

s'enlisent régulièrement. Les juges d'instructions étaient régulièrement mutés, ou un élément de procédure rendait caduc tout le dossier. Son chef d'œuvre avait été de faire nommer un petit juge mal aimé, connu dans les milieux judiciaires pour ses difficultés conjugales. Cela s'avéra comme une erreur ; pour se consoler du départ de sa femme, le magistrat s'était jeté sur le dossier et était arrivé à deux doigts de tout faire capoter.

Le Professeur entretenait des relations suivies avec les écologistes qui le considéraient à juste titre comme une victime mal aimée du « système ». La tempête provoquée aurait du être la démonstration cataclysmique de la justesse de ses théories.

– Mais qui exécutait les attentats sur l'île même ? demanda le colonel

– C'est là que cela devenait génial. Il y a sur l'île de véritables autonomistes qui veulent préserver leur île de l'invasion des étrangers. Sont perçus comme étrangers tous ceux qui n'y sont pas nés. La beauté du site, la qualité de la nature et sa fragilité les rapprochent inévitablement des thèses écologistes. Jean Karsowicki s'était trouvé dans cette action une justification morale : défendre l'île de la Carria contre le colonialisme de la métropole et la pollution qui en résultait. C'était parfaitement en accord avec les positions qu'il avait toujours défendues. À sa manière, c'est un pur.

Où Souffle l'Esprit ?

Palais de l'Élysée : 10h30

- Monsieur le Président, nous avons gagné la guerre
- Au nom de la France, je vous félicite vous et votre équipe.
- Monsieur le Président, que va-t-il arriver à Jean Karsowicki ?
- Rien, il est très bien là où il est. Cette affaire renforce mon pouvoir.

Chambre de Sophie : 18h

- Chérie, tu dors encore ?

Première publication
Novembre 2002 sur le site

DIAMEDIT

<http://www.royalement-votre.com/diamedit>

ou

<http://www.diamedit.fr.st>

Editions électroniques
Delta Industries Arts Media
20 rue de Bourgogne 45000 Orléans
France

*** * ***

Du même auteur, déjà parus sur DIAMEDIT collection
« Top Secret » :

La Corde à Nœuds

Les Escaliers de la Sagesse

L'Hiver le Plus Chaud

Le Plaisir et le Pouvoir



Né en 1952, ingénieur informaticien de profession, depuis de nombreuses années Alexandre des Marches s'intéresse aux questions touchant à la sécurité. Pendant sa jeunesse, les écrits de grands auteurs tels que Pierre Nord, ou John Le Carré l'ont passionné et évidemment influencé.

S'étant aperçu à de nombreuses reprises que l'information qui nous est communiquée via les media n'a souvent aucun sens (au mieux) et n'étant pas un professionnel du renseignement, il s'est amusé à imaginer ce que certaines histoires pourraient cacher.

De l'imagination il en a certes, mais dans ce genre point n'est besoin d'en avoir comme un auteur de science fiction. La réalité politique est souvent bien plus généreuse que la fiction. Des intrigues palpitantes autant que vraisemblables, voire plausibles, exposées dans les aventures de Sophie, une partie vient de ses connaissances professionnelles, l'autre d'une réflexion distanciée sur l'actualité.

Au delà du roman d'aventures, ces romans sont pour lui comme pour de nombreux lecteurs l'occasion de s'interroger sur certaines grandes questions qui leur tiennent à cœur.